

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 37

Artikel: Batteurs en grange
Autor: Deschamps
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Gerzée, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Batteurs en grange.

Pan... pan... pan... pan... Tiens! on bat le blé dans une grange; il y a des années que je n'avais entendu cela, et tout aussitôt un flot de souvenirs d'enfance et de jeunesse monte en mon âme charmée, sans savoir pourquoi.

Pan... pan... pan... Ils sont bien espacés ces coups de fléau, pourquoi donc? Eh! mais c'est qu'il n'y a qu'un seul travailleur, car il n'y en a plus de batteurs en grange, de ceux qui, placés en cercle autour de la gerbe éparpillée sur le plancher, abattaient en cadence l'instrument au long manche, ce qui produisait la mélodie, à la fois mélancolique et vivante, dont le souvenir vient de m'apparaître comme une vision des choses d'autan. Oui, c'était bien cela, mais avec un rythme plus vif: pan, pan, pan, pan, douze temps forts et douze temps faibles!...

Salut, dernier écho des joyeuses moissons d'autrefois, voix des génies rustiques, langage des travaux de l'été, salut! Mais où donc vous tenez-vous, maintenant? Dans le néant, sans doute, car le néant ce sont les choses passées qui ne reviendront plus.

Et je reste à me demander si l'homme amoureux de la vie des champs prendra son parti de la disparition du pan, pan, pan, pan, de la grange, alors qu'il constatera les avantages de la merveilleuse machine, qui mugit sans cesse ces mots: « Encore! encore! apporte! apporte! » et qui, dans son ardeur aveugle, arrache un bras ou une jambe à l'imprudent oublieux du danger permanant de ses bienfaits. Il est vrai, qu'en quelques heures, elle abat la besogne journalière de vingt batteurs au fléau, et peu importe que les ouvriers de la machine travaillent dans le courant d'air de la grange, ouverte à ses deux extrémités; peu importe que leur gosier, leurs bronches et l'intérieur de leurs vêtements soient saturés de poussière; la machine, c'est le progrès; la machine, c'est l'économie de temps; or le temps, c'est de l'argent.

— Que regrettes-tu donc, pauvre rêveur; a-t-on le loisir de rêver, en notre époque, et parce qu'une chose te semble poétique, doit-elle vivre éternellement dans son imperfection?

Il est vrai, dame Raison, la cause du progrès est sacrée et ne se discute pas. Mais il est des choses qui, pour n'être ni utilitaires, ni palpables, n'en existent pas moins; et, parmi elles, la poésie de certains travaux rustiques m'apparaît comme une fleur exquise semée dans la rudesse de la vie au village. Là-dessus, ma rigide interlocutrice me tourne le dos, dédaigneuse de s'entretenir plus longtemps avec un insensé.

Et pourtant, je continuai à me persuader que j'avais bien le droit de donner des regrets au langage de la grange au mois d'août.

Puis, je ne sais trop comment ma pensée s'en alla vers le souvenir des gracieux ballets de la fête des vigneron, à Vevey; je revis le groupe des batteurs en grange, avec leurs mouvements arrondis et leurs pas cadencés, et je revécus, l'espace d'une seconde, l'enthousiasme patriotique causé par ce spectacle.

Alors, par opposition d'idée, se présenta tout aussitôt, à moi, la vision de la machine à battre, avec sa noire cheminée fumante, sa courroie de transmission vertigineuse et menaçante, son fracas infernal, se substituant au groupe des figurants, avec la prétention de jouer, elle aussi, son rôle idyllique, et j'éclatai de rire à cette imagination burlesque.

O, pan, pan, pan paisible de la grange, ma voisine! Je t'en prie, reste, reste encore avec nous, aussi longtemps qu'il y aura des grands-pères, des grand-mères pour t'aimer, t'apprécier, se souvenir.

Mais, à cette invocation, la *Réalité*, revêtue de ses glaçons, répondit: « Monte au grenier, et regarde. »

J'obéis, et là-haut, dans le sens dessus dessous désolé des choses qui ont cessé de plaire, je vis, accrochés à la muraille, une demi-douzaine de fléaux couverts de poussière, et reliés entre eux par les tissus de dame Arachné.

Tout auprès, se tenaient, dans l'attitude d'une morne résignation, deux rouets au moyeu enraidis par le cambouis, aux jantes poudreuses, et dont la quenouille était dépouillée de ses fils de lin. Et, tout attristée, je me dis: « C'est donc ici que vient mourir la poésie du foyer campagnard, c'est-à-dire la personification des vertus féminines, et aussi le gai génie de la grange!

Begnins, le 29 août. M^{me} DESCHAMPS.

La bombe.

C'était il y a quelques années. Un anarchiste venait de commettre un de ces monstrueux attentats comme celui dont le président des Etats-Unis a été la victime. Dans tous les pays, la police surveillait étroitement les individus réputés dangereux. A Lausanne même, à qui des anarchistes ont fait, à plus d'une reprise, le triste honneur de la choisir pour leur résidence, des agents en bourgeois ne perdaient pas de vue certains quidams dont les mines ne leur revenaient point. Parmi ceux-ci se trouvaient quelques jeunes gens du Midi de la France, aux allures de conspirateurs. Ils ne s'entretenaient entre eux qu'en provençal, langue dont les plus patoisants de nos détectives ne comprenaient pas un traitre mot. Le jour, ils faisaient d'interminables parties de dominos dans un café de la Palud, comme les plus bourgeois des bourgeois, causant en apparence des choses innocentes et faisant rire la sommelière par leurs plaisanteries. Mais la nuit faisait de ces paisibles Méridionaux des noctambules mystérieux qu'on voyait se diriger régulièrement vers la terrasse de Montbenon, à l'heure où se retirent les derniers promeneurs.

Ils s'installaient là, dans le kiosque de la musique, et devisaient secrètement jusqu'à des heures indues. Comme on s'en doute, ce manège frappa la police. Que pouvaient bien faire en ce lieu, passé minuit, ces enfants du pays des cigales? Étaient-ce des émules de Ravachol et machinaient-ils quelque effroya-

ble complot? Sans brusquer les choses, les agents voulurent en avoir le cœur net, comme c'était leur devoir.

A la nuit tombante, avant l'arrivée des énigmatiques personnalités, deux hommes de la police se cachèrent sous le plancher du kiosque pour voir, d'après leur conversation, de quel bois se chauffaient ces amis des ténébres.

La bande survint comme disparaissait un passant attardé et s'installa ainsi qu'elle en avait l'habitude à la place des musiciens. Malheureusement pour les policiers, l'entretien fut tout en provençal, sauf un mot, celui de *bombe*, qui n'existe sans doute pas dans la langue de Mistral et qui frappa d'autant plus les deux agents, qu'il revenait à tout propos. Bombe! Ils en avaient plein la bouche de ce sinistre mot. Aussi les deux représentants de l'autorité ne tergiversèrent-ils pas. Sitôt le conciliabule clos, ils filèrent leurs gens et les firent tomber dans une souricière.

On les interrogea séparément. Ils donnèrent sur leur conduite, sur leurs antécédents et sur leurs intentions des renseignements aussi complets et aussi satisfaisants que possible.

— Mais encore, leur demanda-t-on en dernier lieu, quelle est donc cette bombe dont vous parliez à tout propos?

A cette question, chacun d'eux partit d'un grand éclat de rire.

— Notre bombe n'a rien d'anarchiste, messieurs de la police, répondirent-ils. C'est une jeune fille, charmante et ricuse, qui sert la bière et le vin dans le café que nous fréquentons. Nous l'appelons « la Bombe », parce qu'elle est grassouillette et ronde comme... comme une bombe, quoi!

Les Méridionaux ne mentaient pas, ainsi que les agents purent s'en convaincre après avoir questionné la sommelière en question.

— Je le sais bien, leur dit-elle, que ces messieurs m'appellent la Bombe. Ils sont si gentils, que je ne leur en veux pas pour cela. D'ailleurs, le jour où ils cesseraient d'être convenables, je leur ferais bien voir que je sais faire ma bombe glacée! V. F.

Les beaux jours de Compiègne.

Le prochain séjour de LL. MM. Impériales de Russie, au château de Compiègne, fait beaucoup parler de cette somptueuse demeure.

« Ceux qui vivaient il y a trente-cinq ans et que leur situation mettait en posture d'être invités à Compiègne, quand y séjournait la cour, n'ont pas dû perdre le souvenir de ce qu'étaient ces brillantes réunions, du tumulte des départs à la gare du Nord, des caisses, des bagages dont chaque dame s'accompagnait. Pour Mme de Metternich, il ne fallait pas moins d'un fourgon. Un invité assure avoir entendu une invitée de série dire devant lui: « Je suis invitée à Compiègne, j'ai vendu un moulin. » Il ajoute qu'elle devait dire vrai, car il lui restait encore bien de la farine sur la figure.

» Les invités conduits à leurs appartements